

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

NOUVELLE REVUE

GERMANIQUE.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DU ROI.

NOUVELLE REVUE
GERMANIQUE;

RECUEIL

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS.

Comme Quatorzième.



PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
A **BRUXELLES**, à la Librairie Parisienne.

1835.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

HYMNES A LA NUIT.

TRADUITES DE NOVALIS. ¹

1.

Quel mortel, quel être doué de la faculté de sentir, ne préfère pas au jour fatigant la douce lumière de la nuit avec ses couleurs, ses rayons, ses vagues flottantes qui se répandent partout. Oh! comme alors l'ame, avec ce qu'elle a de plus intime, respire cette lumière du monde gigantesque des astres! La pierre aussi la respire, la pierre qui étincelle, et puis la plante qui ouvre ses pores, et puis l'animal sauvage; mais avant tout l'étranger avec ses regards ardents, sa démarche incertaine et ses lèvres tremblantes! Car c'est elle qui, semblable à un roi de la nature terrestre, opère d'innombrables métamorphoses, noue et dénoue mainte alliance, et entoure de son image céleste les choses d'ici-bas, et c'est

¹ Je ne puis pas donner les pages suivantes comme une traduction littérale de Novalis, je crois qu'il est presque impossible de traduire littéralement en notre langue cet auteur. La poésie allemande admet déjà par elle-même dans ses tournures et ses expressions une sorte de vague que nous ne supporterions pas en français, et ce vague devient bien autre chose quand il s'y joint un mysticisme comme celui de Novalis. Il m'a fallu, pour me conformer au génie de notre langue essentiellement claire, précise, et assez prude et revêche, soit dit en passant, retrancher en certains endroits, ajouter en d'autres, employer quelquefois toute une ligne, pour rendre la signification d'un mot, et prendre aussi sur moi d'interpréter de temps à autre la pensée de l'auteur. Avec cela je ne puis pas aspirer à l'honneur de donner une traduction irréprochable des *Hymnes à la nuit*, de Novalis; aussi je ne l'adresse que comme essai, et cependant comme un essai consciencieux, à ceux qui en ont absolument besoin pour se donner une idée des morceaux que j'ai traduits. Quant aux autres, quant à ceux qui peuvent lire l'allemand, je leur conseille de tout mon cœur de laisser là cette traduction, et d'avoir recours à l'original.

sa présence qui nous révèle les merveilles de l'empire du monde.

Et moi, je me tourne vers cette nuit sainte, mystérieuse, indéfinissable. Le monde est là comme dans un profond tombeau, et triste et déserte est la place qu'il occupait. La douleur soulève ma poitrine, je veux baigner mon front dans la rosée et me jeter dans la cendre des cimetières. Puis les lointains souvenirs, les désirs de la jeunesse, les rêves de l'enfance, les joies si courtes de la vie et les espérances fugitives, se rangent autour de moi, en habits sombres, comme les nuages après le coucher du soleil.

Mais d'où vient donc que tout à coup je sente s'apaiser ma souffrance ? Te plais-tu aussi avec nous, nuit obscure ? Et que portes-tu sous ton manteau qui agisse si puissamment sur mon ame ? Un baume précieux découle de tes mains et de tes bouquets de pavots. Tu élèves les ailes de la pensée, et nous nous sentons vaguement émus. J'aperçois une figure grave qui se penche vers moi pleine de douceur et de recueillement, et qui, au milieu des baisers d'une mère, me montre ma belle jeunesse. Que la lumière du jour me semble pauvre maintenant, et comme j'en salue avec bonheur le départ ! Ainsi, mon Dieu, tu as jeté dans l'espace ces globes étincelans pour annoncer ta toute-puissance. Mais les pensées que la nuit éveille en nous, peuvent nous paraître d'une nature plus céleste encore que ces étoiles brillantes. Car elles s'élèvent au-delà des astres les plus élevés, et pénètrent, sans le secours de la lumière, jusqu'à l'être qui occupe un des lointains espaces de ces sphères. L'amour t'envoie à moi, oh, ma douce bien-aimée ! comme le soleil de la nuit, maintenant je veille, car je suis toi et moi. Tu as voulu que je vécusse dans la nuit, tu m'as rendu homme. Viens donc, esprit de feu, détruire mon corps, afin que je m'élançe dans les airs auprès de toi, pour célébrer à jamais notre nuit de fiançailles.

2.

Le matin doit-il toujours revenir ? La puissance terrestre ne finit-elle jamais ? Nos malheureuses occupations enlèvent à la nuit le charme qui lui appartient. Quand verra-t-on fumer sans cesse le sacrifice mystérieux de l'amour ? La durée de la lumière est déterminée, mais la durée et la puissance de la nuit sont sans bornes. Heureux sommeil, ne viens pas trop rarement consoler dans leur vie de chaque jour les élus de la nuit. Ils sont fous ceux-là qui te méconnaissent. Ils ne sentent pas ta présence dans les flots d'or qui découlent de la grappe, dans l'huile de l'amandier, dans le suc du pavot. Ils ne savent pas que c'est toi qui planes autour de la jeune fille et qui emportes son cœur au ciel ; ils ne pressentent pas que tu nous arrives du domaine des anciennes histoires, et que tu portes, messenger secret, la clef de la demeure des bienheureux et des mystères infinis.

3.

Un jour je répandais des larmes amères ; la douleur avait dissipé mon espérance, et j'étais seul auprès de ce tombeau sombre qui cache tout ce qui faisait la force de ma vie ; seul, comme personne ne pouvait l'être, sans appui et n'ayant plus qu'une pensée de malheur ; j'appelais du secours sans pouvoir aller ni en avant, ni en arrière, et je m'attachais avec ardeur à cet être que j'avais vu mourir. Alors des lointains bleuâtres, des lieux témoins de mon ancienne félicité, un doux rayon vint à poindre ; la pompe terrestre s'enfuit, et avec elle ma tristesse ; je m'élançai dans un monde nouveau, immense, tu descendis sur moi, inspiration de la nuit, sommeil du ciel ; la contrée s'éleva peu à peu, et sur la contrée planait mon esprit dégagé de ses liens. Le tombeau près duquel j'étais assis, m'apparut comme un nuage, et à travers ce nuage j'aperçus les traits rayonnans de ma bien-aimée. L'éternité reposait dans ses yeux, je pris ses mains,

et mes larmes coulèrent en abondance. Les siècles s'en allèrent au loin comme un orage, tandis que, suspendu à son cou, je versais des pleurs délicieux. Ce fut là mon premier rêve, et depuis j'ai senti dans mon cœur une foi constante et inaltérable au ciel de nuit, et à ma bien-aimée, qui en est la lumière.

4.

A présent je sais quand le dernier matin nous viendra, quand la lumière ne renaîtra plus pour effrayer la nuit et l'amour, quand le sommeil sera pour nous un rêve inépuisable. Je sens en moi une grande fatigue, mon pèlerinage jusqu'au saint tombeau a été long et pénible ; mais celui qui a une fois goûté la boisson salubre que l'homme sensuel ne peut connaître, celui qui s'est assis aux limites du monde, et qui a porté les yeux dans la nouvelle contrée, dans le domaine de la nuit, celui-là ne retournera plus au milieu des passions qui occupent les hommes, dans la terre où la lumière ramène toujours l'inquiétude. Il se bâtit sa demeure à lui, sa demeure où la paix habite, où il garde ses désirs et son amour, et d'où il élève ses regards en haut jusqu'à ce que la dernière heure sonne pour lui. Tu reviendras encore, joyeuse lumière, appeler au travail ceux qui sont las, tu me rendras encore la vie riante ; mais tu ne peux m'arracher aux souvenirs que j'entretiens près de ce tombeau. Oui, je veux bien aller partout où tu m'appelles et mettre mes mains à l'œuvre ; je veux bien célébrer ton éclat, ta magnificence et tous ces ouvrages d'art que tu vois éclore ; je veux contempler la marche puissante et solennelle du soleil, étudier la symétrie des pouvoirs, et les règles qui gouvernent et le temps et l'espace. Mais mon cœur reste fidèle à la nuit, et à l'amour, enfant de la nuit. Peux-tu donc, ô lumière, me montrer un cœur constamment fidèle ? Ton soleil me regarde-t-il avec bonté ? Mes mains avides peuvent-elles em-

brasser tes étoiles et en recevoir de douces paroles? Quelle volupté, quelle jouissance peux-tu nous offrir, qui vailent les ravissmens de la mort? Tout ce qui nous enthousiasme ne porte-t-il pas les couleurs de la nuit? C'est la nuit qui te soutient avec tendresse, et tu lui dois ta splendeur. Tu irais te perdre dans l'espace, si elle n'était là pour te retenir et te conserver ta chaleur. En vérité, j'existais avant toi, ma mère¹ m'envoya avec mes frères pour habiter ton monde, et le sanctifier par l'amour et y semer des fleurs impérissables. Mais ces divines pensées ne sont pas encore mûres, et il n'y a encore que peu de traces de notre manifestation. Un jour, en tombant sans chaleur, tu nous montreras les bornes du temps, et je sens déjà en moi la fin de ta carrière, la liberté céleste et l'approche de mon retour. Je t'ai vu avec douleur éloigné de notre patrie et luttant contre notre beau ciel. Mais ta rage et tes efforts sont vains; la croix est indestructible, la croix qui est notre symbole de victoire. Je m'élève au-delà de ce monde, et chaque peine que j'ai maintenant à souffrir, deviendra un jour une source de bonheur. Quelque temps encore, et je suis libre, et je repose au sein de l'amour. Une vie sans fin se développe en moi, et ta lumière, ô soleil, vient s'éteindre au pied d'un tombeau. C'est dans l'ombre que je reçois la couronne rafraichissante. Je sens les flots de la mort qui doivent me rajeunir, mon sang se change en air balsamique et éthéré. Je vis le jour plein de foi et de courage, et la nuit je me baigne dans un feu sacré.

5.

Autrefois, parmi les races diverses qui peuplent au loin le monde, un destin de fer étendait sa souveraine puissance. Des liens étroits et grossiers enchaînaient leur ame, et la terre était la patrie et le séjour de leurs dieux; sur les montagnes

¹ Je présume que Novalis veut désigner sous ce titre la poésie, mais rien dans son texte ne l'indique d'une manière assez positive.

de l'Orient et dans le sein de la mer, habitait le soleil, lumière vivante et répandant partout la chaleur. Un vieux géant portait le monde, et les premiers enfans de la terre reposaient sous les montagnes, avec leur rage impuissante contre les nouveaux dieux et contre les hommes ; les profondeurs de la mer renfermaient une déesse, et dans les grottes de cristal, un peuple joyeux passait une vie de voluptés. Les fleuves, les arbres, les fleurs, les animaux, avaient la faculté de sentir. Le vin était meilleur, versé par les mains de la jeunesse, un dieu était dans la grappe ; une déesse dans les gerbes, et la plus belle habitante de l'Olympe avait dans ses attributions les doux frémissemens de l'amour. Sans cesse la fête des enfans du ciel et des habitans de la terre venait animer la vie, comme un beau printemps, et toutes les races humaines adoraient la flamme, comme la première chose du monde, quand tout à coup, au milieu des tables joyeuses que l'on a dressées, apparaît une image horrible, qui remplit tous les cœurs d'effroi ; les dieux même, en cette circonstance, ne peuvent rien trouver qui soulage leur poitrine haletante. Un mystère profond entoure l'apparition de cette image, qui ne se laisse fléchir, ni par les dons qu'on lui offre, ni par les prières : c'est la mort qui vient interrompre, par des cris d'angoisse et des larmes, le festin voluptueux auquel elle se présente.

Maintenant à tout jamais séparé de ce qui enivrait son cœur, éloigné de ceux qui l'aiment et qui soupirent vainement après lui, l'homme, dont la mort a fait sa proie, n'a pour partage qu'un rêve fastidieux, un cercle étroit lui est assigné, et toutes les jouissances s'évanouissent, et font place à la douleur. Cependant, avec leur esprit hardi et leur amour de la sensualité, les hommes veulent se rendre plus douces les larmes cruelles. La fin de la vie est représentée comme un enfant qui éteint son flambeau et se repose ; la fin de la vie doit ressembler au son de la harpe, et le souvenir se perd dans le fleuve des ombres. Mais la nuit éternelle reste toujours

une énigme inexplicable : c'est le signe imposant d'une puissance éloignée.

Mais l'ancien monde touche à sa fin ; ses jardins rians se flétrissent, les dieux s'en vont avec leur suite, et la nature reste déserte et sans vie. Le charme de l'existence tombe dans des paroles obscures, comme on voit la fleur s'en aller en poussière ; la croyance est loin, et avec elle, la vive, la puissante imagination. Un vent froid du nord souffle sur la campagne, et cette terre de merveilles s'évanouit ; les espaces lointains du ciel se remplissent de mondes brillans. Mais la lumière n'est plus le signe de manifestation et l'empire des dieux, on les recouvre du voile de la nuit, et ils dorment pour reparaitre un jour dans le monde nouveau sous une autre forme. Ce monde nouveau, auquel rien ne ressemblait de tout ce qu'on avait vu jusque-là, s'élève au sein du peuple qui, mûri trop tôt, était déjà devenu étranger à l'innocence de la jeunesse. Dans une pauvre chaumière, la première vierge donne naissance à un fils, après un embrasement mystérieux. La sagesse de l'Orient reconnaît aussitôt l'aurore de l'ère qui commence, et l'étoile du ciel conduit les rois auprès d'un humble berceau, et ils lui rendent hommage pour l'avenir avec l'or et l'encens, les deux plus belles productions de la nature. Cependant le cœur céleste de l'enfant de Marie se développe avec son amour tout-puissant, et le front levé vers son divin père, Jésus repose sur le sein joyeux de la vierge ; déjà son regard prophétique se porte vers les jours à venir, vers la nouvelle race qu'il doit rallier à lui, et il s'inquiète peu du sort terrestre auquel il s'est astreint en ce monde. Bientôt se rassemblent auprès de lui les cœurs simples, tous enflammés d'un miraculeux amour ; une vie inconnue, une vie neuve éclôt comme la fleur partout où elle arrive. Des mots qu'on ne peut oublier, des paroles de paix et de bonheur, tombent comme des étincelles de ses lèvres amies.

Né sous le ciel serein de l'Hellade, un chanteur arrive des contrées lointaines, se rend en Palestine, et se consacre à l'enfant du miracle. C'est toi, dit-il, dont nous voyons depuis long-temps l'image symbolique sur nos tombeaux ; c'est toi qui es le signe consolant que nous regardons dans la tristesse, c'est à toi que se rattache l'humanité devenue plus noble. Ce qui nous plonge dans la douleur, nous arrache d'ici-bas : c'est la mort qui nous annonce la vie éternelle, et toi tu es la mort, et tu nous apportes la guérison.

Le chanteur s'en va ensuite plein de joie dans l'Indostan, et, l'âme enivrée d'amour, il fait entendre ses chants pieux, et des milliers d'hommes se joignent à lui, et le *bon message* se répand de toutes parts. Bientôt après le départ du chanteur, le Dieu fait homme devient le sacrifice de la perdition humaine ; il meurt jeune, arraché à sa mère en pleurs, à ses amis découragés. Il vide le calice de souffrance, et dans ses heures d'angoisse il donne naissance-au nouveau monde. Et puis il lutte avec la crainte de la mort, et l'ancien monde pèse lourdement sur lui ; puis il jette un dernier regard sur sa mère, l'amour éternel le délivre de ses douleurs, et il s'endort. Pendant quelques jours un voile obscur s'étend sur la terre, des larmes innombrables coulent sur la mort du Sauveur ; le mystère est accompli, et les esprits célestes enlèvent la vieille pierre du tombeau. Des anges prennent place auprès du Dieu endormi, des anges enfantés dans ses rêves gracieux, et le voilà qui se réveille dans toute sa splendeur, qui s'élève au-dessus du monde nouvellement né, qui enterre lui-même son cadavre dans le tombeau, et le recouvre d'une pierre que nulle puissance ne soulèvera.

Cependant tes amis répandent encore sur toi, ô Dieu, des larmes de joie et de reconnaissance ; ils te regardent toujours ressusciter, et ils ressuscitent avec toi ; ils te voient pleurant sur le sein de ta mère, puis, marchant avec joie et répandant des paroles que l'on dirait détachées de l'arbre de vie, ils te

voient courir dans les bras de ton père, emportant avec toi la jeune humanité et la coupe qui renferme l'avenir d'or. Ta mère te suivit bientôt dans ton triomphe, et la première après toi, elle arrive dans la nouvelle patrie. Et depuis, des siècles ont passé, et ton œuvre s'élève toujours plus brillante, et des milliers d'êtres, fatigués par la douleur, et pleins de foi et d'espérance, s'en vont sur tes traces et sur celles de la vierge dans l'empire de l'amour, et te servent dans le temple de la mort céleste, et deviennent les tiens pour l'éternité.

La pierre du tombeau est levée, l'humanité ressuscite; nous sommes à toi, et nulle chaîne ne pèse sur nous; les noirs chagrins s'en vont devant le vase d'or que tu nous présentes. La mort nous appelle à l'hymen, les lampes jettent une clarté pure, les vierges sont à leurs places, et l'huile ne manque pas. Déjà de loin nous croyons voir les traits de ton visage, et les étoiles proclamaient ton nom. Notre cœur s'élève vers toi, Marie, dans cette vie pénible, c'est toi que nous désirons, c'est en toi que nous mettons notre espérance; oh! laisse-nous trouver un asyle sur ton sein. Et maintenant celui qui croit n'ira pas pleurer sur un tombeau, les joies de l'amour ne lui sont point enlevées; la nuit vient pour adoucir ses regrets, et les enfans du ciel veillent sur lui. Notre existence s'en va à la vie éternelle; notre nature est agrandie par le feu saint qui brûle au-dedans de nous, et quand nous aurons pris notre part de la boisson de vie, nous devons être des étoiles. L'amour nous appartient, et nulle séparation ne nous menace: la vie flotte comme un vaste océan; c'est une nuit de délices, c'est une poésie éternelle, et le soleil qui nous éclaire est l'image de Dieu.

6.

Plongeons-nous dans le sein du tombeau, fuyons l'empire de la lumière; la douleur orageuse est le signe de notre départ, et nous pouvons, avec notre nacelle étroite, toucher

bientôt aux bords du ciel. Bénie soit l'éternelle nuit ! Béni soit l'éternel sommeil ! Le jour fut assez chaud, le chagrin nous a flétris, la joie de l'étranger n'était pas pour nous ; retournons auprès de notre père. Et que faire dans ce monde avec notre amour et notre constance ? Le passé est derrière nous, que nous importe le présent ! Oh ! il doit être toujours seul et triste, celui qui aime le temps passé ; le temps passé où le cœur s'élevait pur comme la flamme, où l'homme reconnaissait la main et le visage de son père ; le temps passé où la race humaine se montrait dans sa fleur, où les enfans aspiraient aux tortures pour atteindre l'empire du ciel, où, résistant aux séductions de la vie et du plaisir, plus d'un cœur se brisait pour l'amour de son Dieu ; le temps passé où Dieu se révélait à nous : ce temps-là est maintenant voilé par l'obscurité ; il faut que nous retournions dans notre patrie pour le revoir. Qui donc pourrait s'opposer à notre retour ? Ceux que nous avons le plus aimés, dorment depuis long-temps ; leur tombeau arrête le cours de notre vie, nous n'avons plus rien à chercher, notre cœur est las, et le monde est vide. Une vague et mystérieuse apparition nous vient, il me semble entendre de loin un écho de notre tristesse. Nos bien-aimés désirent nous revoir et nous envoient une manifestation de leurs désirs : allons donc à notre fiancée, allons à Jésus. Le crépuscule du soir luit à ceux qui aiment et qui pleurent : c'est un rêve qui rompt nos liens, c'est un rêve qui nous ramène à notre père.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

PENSÉES TRADUITES DES FRAGMENS DE NOVALIS.

Là où règne le penchant à réfléchir, et non pas seulement à penser, là est aussi la progressivité. Beaucoup d'hommes instruits ne possèdent pas ce penchant. Ils ont appris ce qu'ils savent, comme on apprend à faire des souliers, sans jamais se donner la peine de vouloir découvrir le fond de leurs pensées. Cependant il n'y a pas d'autre bonne voie. Chez quelques autres ce penchant à la réflexion ne dure qu'un certain temps. Il grandit, puis s'en va quelquefois avec les années, quelquefois avec la découverte d'un système qu'ils cherchaient pour s'éviter l'ennui de réfléchir.

Plus un système est borné, plus il plaira aux sages de ce monde. Ainsi le système des matérialistes, les principes d'Helvétius et de Locke, ont toujours obtenu parmi eux un grand succès. Ainsi Kant trouvera encore plus de partisans que Fichte.

Dans le premier temps que l'on commençait à exercer son jugement, chaque opinion était une découverte. Et la valeur de cette découverte était d'autant plus grande, que l'opinion manifestée était plus fructueuse et plus facilement applicable. Alors des idées qui nous paraissent aujourd'hui très-vulgaires nécessitaient une grande force d'intelligence. On devait mettre en œuvre le génie même pour trouver, au moyen d'un nouvel instrument, de nouveaux résultats. Et cette opération ne pouvait se faire sans exciter la surprise générale, et attirer à elle l'attention de toutes les bonnes têtes. Il serait bien possible que dans la suite des temps nos découvertes actuelles eussent un sort pareil à celles qui les ont précédées. Il pourrait bien arriver qu'un jour elles fussent toutes aussi

communes que le sont aujourd'hui des maximes de morale, et que l'esprit infatigable de l'humanité fût occupé de tout autres découvertes plus neuves et d'un ordre plus élevé.

Les sophistes sont des gens qui, toujours attentifs aux endroits faibles de la philosophie et aux défauts de l'art, cherchent à tourner ces défauts en faveur d'un but indigne et sans philosophie. Ils n'ont, à proprement parler, rien à faire avec la philosophie. Ils sont de leur nature inphilosophes (*unphilosophisch*)¹, et ils doivent être regardés et traités comme ennemis de la philosophie. La classe la plus dangereuse de ces hommes-là est celle des sceptiques devenus sceptiques seulement par haine pour la philosophie.

Les autres sceptiques méritent en partie d'être estimés. Ils ont un don véritable de distinctions philosophiques, et il leur manque la puissance de pensée. Ils ont bien une capacité de compétence, mais non pas une force incitante. Ils sentent les vices des systèmes connus, et aucun ne les vivifie. Ils ont un goût vrai, mais ils ne possèdent pas l'énergie d'une imagination productive. Ils doivent être livrés à la polémique. Tous les éclectiques sont sceptiques, et plus ils embrassent, plus ils sont sceptiques.

Le véritable acte philosophique est la mortification de soi-même (*Selbstödting*). C'est là le commencement réel de toute philosophie, c'est là que tendent tous les besoins du jeune homme qui aspire à être philosophe, c'est là ce qui répond à toutes les conditions, à tous les caractères d'un esprit transcendant.

¹ Qu'on me pardonne d'employer des mots encore inusités lorsqu'ils ne peuvent être remplacés par aucun autre synonyme, ou lorsqu'ils nécessiteraient l'usage d'une périphrase : il me semble que le meilleur est encore de faire violence à la prudence de notre langue, et de lui donner d'abord par force ce dont elle finira bien par s'accommoder. X. M.

La déduction des idées de Fichte est la meilleure preuve en faveur de l'idéalisme. Ce que je veux, je le peux. Aucune chose n'est impossible à l'homme.

Toutes les idées sont parentes. On nomme l'analogie *air de famille*. Par la comparaison que l'on ferait de plusieurs enfans, on pourrait deviner quels sont leurs parens. Chaque famille est une addition à cette humanité qui s'étend sans fin.

La philosophie est, à vrai dire, un mal de pays, un effort que l'on tente pour retourner chez soi.

Dans chaque système, dans chaque combinaison de pensées il est une ou plusieurs idées et remarques qui ont eu la préférence sur les autres, et les ont étouffées ou sont demeurées seules. On doit rechercher partout ces idées dominantes, et rendre à chacune d'elles son berceau, son climat, son voisinage et ce qu'elle réclame encore, pour former ainsi un paradis d'idées. Le paradis était l'idéal de la terre, et demander où il est situé, n'est certes pas une question insignifiante. Mais il est répandu par toute la terre, et l'on n'a qu'à rapprocher les diverses parties dont il se composait, et remplir les vides de ce squelette, voilà la régénération du paradis.

Tout ce qui paraît encore difficile à l'homme, l'homme devrait tenter, en réunissant ses forces, d'en venir plus facilement à bout, et alors il s'y attacherait; car on s'attache volontiers à ce que l'on n'a acquis qu'avec peine.

La haute philosophie forme le mariage de la nature avec l'esprit.

La philosophie n'apprend pas à pétrir le pain, mais elle nous mène à Dieu, à la liberté, à l'immortalité. Laquelle des

des deux est maintenant le plus en usage, de la philosophie ou de l'économie ?

Comment un homme pourrait-il avoir le sentiment de quelque chose, s'il n'en portait pas le germe au dedans de soi ? Ce que je veux concevoir, doit se développer organiquement en moi, et ce que je parais apprendre, n'est qu'une nourriture et une excitation de l'organisme.

Descendre au dedans de soi-même et y porter ses regards, est en même temps monter vers le ciel, et porter ses regards vers le véritable monde extérieur.

Nous sommes ici en mission. Nous devons travailler au développement de la terre.

L'homme peut à toute heure être maître de ses sens. Sans cela il ne serait pas citoyen du monde, il ne serait qu'un grossier animal.

Nous devons maintenir le corps comme l'ame en notre pouvoir. Le corps est l'instrument qui sert au développement et à la modification du monde : nous devons donc chercher à faire de notre corps un organe aussi complet que possible. La modification qu'il reçoit est une modification pour le monde.

Nous avons deux systèmes de sensations qui, bien que séparés en apparence, sont cependant l'un à l'autre étroitement liés. L'un de ces systèmes est le corps, l'autre l'ame. Le premier dépend des choses extérieures que nous appelons nature ou monde ; le second, d'une puissance intérieure que nous appelons esprit ou monde intellectuel. Ordinairement ce dernier système demeure dans un état d'association avec

l'autre, et en reçoit des impressions. Les deux mondes, comme les deux systèmes, ne doivent former entre eux ni un désaccord, ni une existence monotone, mais une libre harmonie. Cependant la transition de la monotonie à l'harmonie s'opérera par le désaccord.

Si nous étions aveugles, sourds et privés de nos autres sens, mais que notre ame fût complètement ouverte, alors notre esprit serait pour nous ce qu'est à présent le monde extérieur, et qui sait si, en comparant ces deux situations, nous y trouverions de la différence?

Nous ne devons pas seulement être homme, nous devons être plus. L'homme est autant que l'univers. L'homme peut et doit être quelque chose de déterminé et d'indéterminé.

Les rêves nous donnent une preuve remarquable de cette faculté que l'ame possède de pénétrer dans chaque objet, de se changer en chaque objet.

Qu'est-ce que la nature? Une table encyclopédique, systématique ou le plan de notre esprit, Mais pourquoi nous contenterions-nous de la simple énumération de nos trésors? Prenons plutôt ces trésors même pour les contempler à loisir et les mettre à profit. Le sort qui nous opprime n'est autre chose que la paresse de notre esprit. En donnant plus de force et d'étendue à notre activité, nous ferions nous-mêmes notre sort.

Le temps n'est plus où l'esprit de Dieu se révélait d'une manière intelligible. Le monde n'a plus cette même faculté de sentir : nous en sommes demeurés à la lettre. Autrefois tout était apparitions d'esprit : à présent il ne nous vient que de sèches répétitions ; encore ne sont-elles pas comprises.

Les mathématiques sont une mesure de comparaison en grand pour les autres sciences.

Il peut y avoir des mathématiciens du rang le plus distingué qui ne sachent pas compter.

On peut savoir très-bien compter, et n'avoir pas la moindre intelligence des mathématiques.

Le véritable mathématicien est enthousiaste de sa nature. Sans enthousiasme, point de mathématiques.

Les véritables mathématiques sont une religion.

Les mathématiciens sont les êtres vraiment heureux. Un mathématicien sait tout, ou du moins peut tout savoir.

La nature est l'idéal. Le véritable idéal est possible, effectif et nécessaire tout à la fois.

La nature est une ville magique pétrifiée.

Le ciel est l'âme du système des astres, et les astres sont le corps du ciel.

Parler et écouter, c'est donner et recevoir.

L'humanité est le sens le plus élevé de notre planète ; c'est l'étoile qui rattache ce monde au monde supérieur.

Vivre est une maladie de l'esprit, c'est une œuvre de passions.

Le corps, l'âme, l'esprit, sont les éléments de l'esprit, comme l'épopée, l'ode et le drame sont ceux de la poésie.

Les maladies distinguent l'homme des animaux et des plantes. L'homme est né pour souffrir ; et plus il se trouve dénué de secours, plus il est accessible aux idées de religion et de morale.

Les maladies, surtout celles de longue durée, sont autant de leçons dans l'art de vivre et de former un caractère : on doit pour se les rendre utiles y faire des remarques journalières. La vie de l'homme instruit ne doit-elle pas provoquer sans cesse le désir d'apprendre ? L'homme d'étude vit pour l'avenir : son existence est un combat ; son but est l'art et la science. Plus on apprend, plus on s'ennoblit. La trop vive précipitation, les petits efforts de l'esprit, se changent en une large, puissante et majestueuse activité, et la patience, cette belle vertu, nous vient alors.

Chaque tourment de notre nature est un souvenir d'une patrie plus heureuse, d'une nature plus élevée, mais parente de celle-ci.

L'ame est de tous les poisons le plus actif et le plus puissant dans toutes les maladies inflammables. L'action de l'ame est ce qu'il y a de plus dangereux.

Ne pourrait-on pas opérer la cure des maladies par des maladies ?

Il n'y a qu'un temple dans le monde, et c'est le corps humain. Rien n'est plus sacré. Toucher ce temple, c'est toucher le ciel.

L'homme est un soleil, et ses sens sont les planètes.

La main doit être pour le peintre le siège d'un instinct, comme le pied pour le danseur et le visage pour l'acteur.

De même que le peintre voit d'un tout autre œil que les hommes qui ne sont pas artistes, les objets offerts à sa contemplation, de même le poète conçoit d'une tout autre sorte que le vulgaire les choses du monde intérieur et extérieur.

Chaque œuvre d'art a un idéal *a priori* auquel elle tend à arriver.

On ne devrait jamais voir sans musique les œuvres d'art plastiques, et ne jamais entendre une œuvre de musique que dans des salles bien décorées.

La musique et la sculpture sont deux points opposés, et la peinture sert entre elles de transition. La sculpture est une belle chose arrêtée; la musique est comme un fluide.

Il y a une espèce particulière d'ames et d'esprits qui habitent les arbres, les paysages, les pierres, les peintures. On devrait sentir un paysage comme on sent un corps. Chaque paysage est un corps idéalisé pour un certain genre d'esprit.

Ce ne sont pas les couleurs variées, les tons rians, l'air chaud qui nous causent tant de joie au printemps; mais c'est la révélation d'un esprit prophétique, d'une espérance lointaine; c'est un sentiment précurseur d'une quantité de beaux jours; c'est la jouissance anticipée des fleurs éternelles et des fruits, et la vague sympathie avec laquelle nous voyons le monde qui se développe.

Chaque figure artistique, chaque caractère inventé a plus ou moins de vie et plus ou moins d'espérance de vie. Les galeries sont les chambres à dormir du monde futur. L'historien, le philosophe, l'artiste y prennent leur place: ils se forment dans ce monde; mais ils vivent pour l'avenir.

Que celui qui se sent malheureux, que celui qui ne trouve pas au milieu des hommes ce qu'il cherche, s'en aille au milieu de collections de livres et d'ouvrages d'art ; qu'il s'en aille surtout au sein de la nature, cet être éternellement antique et moderne, et qu'il vive dans cette *ecclesia pressa* d'un monde meilleur : il y trouvera bien sûr un ami et une patrie, un amour et un Dieu. Ces poètes, ces artistes dorment, mais d'un sommeil qui signifie beaucoup ; et un jour viendra que ces élus d'un monde meilleur verront, comme Pygmalion, les choses qu'ils ont formées s'éveiller radieuses de gloire autour d'eux et répondre à leur amour.

La nature est une harpe éolienne, un instrument musical dont les cordes et les touches sont en nous.

La musique parle une langue universelle, qui réveille à l'instant l'esprit. Cette langue lui est si douce à entendre et si connue : il se retrouve aussitôt dans sa patrie. Alors l'amour, le sentiment du bien, l'avenir et le passé, l'espérance et le désir, tout lui revient à la fois. Notre langue était dans l'origine beaucoup plus musicale : elle s'est successivement prosaïsée ; elle est devenue un son ; elle doit redevenir un chant.

Toutes les sensations de l'esprit ressemblent au toucher d'une baguette magique, et tout peut devenir un instrument de magie. Quel est celui qui ne voudrait regarder que comme fabuleux l'effet d'une parole magique, s'il se souvient de l'impression produite par le premier serrement de main de sa bien-aimée, par le premier regard expressif qu'elle lui a accordé, par le premier baiser, par le premier mot d'amour ?

Les femmes ont une physionomie pleine d'idéalisme : elles peuvent manifester leurs sensations non-seulement d'une ma-

nière vraie, mais belle et ravissante. Avec de l'étude on parvient aussi à comprendre le langage de la figure. La physiologie la plus parfaite doit être tout-à-fait claire et compréhensible.

Quelque étrange qu'elle puisse paraître, c'est cependant une vérité incontestable que la mélodie du style, la forme extérieure, sont les premières choses qui nous fassent goûter la lecture d'un livre et nous y attachent. *Wilhelm Meister* est un exemple de cette magie de composition, de cette courtoisie de langue qui se fait si polie, si souple, si complaisante, si simple et pourtant si variée. L'écrivain qui possède une telle douceur de style, peut nous raconter les choses les plus insignifiantes, et nous nous laisserons attirer par lui.

Goethe est un poète entièrement pratique, et ses ouvrages sont, comme les marchandises des Anglais, très-simples, bien polis, commodes et durables : il a fait dans la littérature allemande ce que Wedgwood a fait pour l'art en Angleterre ; il a, comme les Anglais, un esprit naturellement économe et un goût ennobli par le jugement. Dans ses études physiques on voit que son penchant le porte bien plutôt à prendre un sujet assez insignifiant, qu'il polit et perfectionne, que de commencer un ouvrage que l'on sent d'avance ne pouvoir jamais complètement finir.

Les œuvres de Klopstock semblent être en grande partie des traductions d'un poète inconnu, faites par un philologue plein de talent, mais sans poésie.

Le monde des livres n'est dans le fait que la caricature du monde réel. Tous deux sortent de la même source ; mais le premier a les couleurs plus claires, les teintes transitoires moins adoucies, les mouvemens plus vifs, les contours plus

frappans, et porte une expression hyperbolique : il nous apparaît par fragmens. Mais le monde réel ne se montre que comme un grand tout. Ainsi celui-là est plus poétique, plus spirituel, plus intéressant, plus artistique ; mais aussi plus dénué de vérité, de philosophie et de morale.

La plupart des hommes, y compris la plupart des savans, n'envisagent le monde réel que par fragmens, et le font ainsi souffrir des mêmes défauts que le monde des livres, mais lui donnent aussi les mêmes avantages.

Tout ce qu'un savant dit, fait, souffre, écoute, doit être quelque chose de technique, de scientifique, ou s'en rapprocher beaucoup. Il parle par épigrammes ; il agit en acteur ; il compose un dialogue ; il explique la science : il raconte des anecdotes, des histoires, des romans, des nouvelles ; tantôt il sent en musicien, tantôt en poète ou en artiste. Sa vie est un roman, et comme il voit et entend tout, il doit aussi tout lire. Bref, le véritable savant est l'homme formé d'une manière complète, qui donne à tout ce qu'il met en œuvre une forme savante et idéale.

Plus un homme a l'esprit confus, plus il a des raisons de croire que, par une grande application d'études, il pourra faire quelque chose de remarquable, tandis que les têtes si bien coordonnées doivent aspirer à devenir savantes. L'homme qui a l'esprit confus trouve au commencement de grands obstacles à surmonter : il apprend avec peine à travailler ; mais alors il devient maître. Le cerveau bien organisé va vite, mais s'arrête vite : il atteint promptement le second degré ; mais aussi d'habitude il y demeure. Les derniers pas lui sont trop difficiles, et on ne le voit guère, du degré auquel il est parvenu, se remettre, en cas de besoin, aux travaux d'un commençant. La confusion d'esprit indique la sur-

abondance de force, avec un défaut de proportions ; l'ordre indique de belles proportions, mais un manque de moyens. De là, l'esprit confus est progressif et perfectible, et l'autre devient de bonne heure *philister*.

Plus on est ignorant de sa nature, plus on a de capacité pour apprendre. Chaque nouvelle connaissance fait une vive et profonde impression : on le remarque clairement aux premiers pas que l'on fait dans la science. En étudiant beaucoup on perd de cette capacité, et l'on tombe dans une autre ignorance tout opposée à la première : l'une vient de ce qu'on ne sait rien, l'autre de ce qu'on sait trop, et celle-ci engendre le scepticisme.

Une association de toutes les connaissances, une république scientifique, voilà le grand but des savans.

On comprend ordinairement mieux l'artistique que le naturel.

La métaphysique et l'astronomie sont deux sciences analogues : le soleil est en astronomie ce que Dieu est en métaphysique ; la liberté et l'immortalité sont la lumière et la chaleur. Dieu, la liberté, l'immortalité, deviendront un jour les bases de la physique religieuse, comme le soleil, la lumière et la chaleur sont celles de la physique terrestre.

Chaque science a son Dieu, qui est en même temps son but. Ainsi la mécanique vit, à proprement parler, du *perpetuo mobili*, et cherche en même temps, comme son plus haut problème à construire, un *perpetuum mobile* : ainsi la chimie a la pierre philosophale ; la philosophie cherche un principe primitif et unique ; les mathématiques veulent avoir la quadrature de cercle ; l'homme cherche Dieu ; le médecin vou-

drait trouver un élixir de vie ; la politique rêve une paix éternelle et une organisation d'État libre et achevée. Chaque expérience, ainsi renouvelée et trompée, forme un chapitre de plus dans les enseignemens de l'avenir. Nous cherchons toujours l'infini, et nous ne trouvons que le fini.

Ce n'est pas la science seule qui nous rend heureux ; c'est la nature et la propriété subjective de la science. Une science complète est une persuasion ; et c'est celle-là qui nous réjouit et devient vraiment pour nous une science vivante.

Qu'est-ce que le mysticisme ? Que doit-on traiter avec le mysticisme ? La religion, l'amour, la nature, l'État. Si les hommes n'étaient qu'une réunion d'amans, il n'y aurait plus de différence entre le mysticisme et le non-mysticisme.

L'esprit de la poésie est la lumière du matin, qui fait résonner la statue de Memnon.

Le sentiment de la poésie a beaucoup de rapport avec le sentiment du mysticisme ; car il s'attache à ce qui est personnel, inconnu, mystérieux : il représente ce qui n'était pas représenté ; il voit l'invisible ; il sent ce qui ne se sent pas. La critique de la poésie est une chimère ; car il est déjà difficile de décider si ce dont elle s'occupe est ou n'est pas de la poésie. Le poète montre à la fois le subjectif et l'objectif, l'ame et le monde. De là le prolongement sans fin d'un bon poème et son éternité. Le sentiment de la poésie est allié à celui de prophétie et de religion, et il touche à la folie. Le poète coordonne ses matériaux, les trouve, les rapproche, les choisit, et c'est pour lui-même une chose incompréhensible qu'il le fasse de cette manière plutôt que d'une autre.

Il y a en nous un sentiment spécial de la poésie. La poésie est quelque chose de personnel et d'inconcevable ; on ne peut

la définir. Celui qui ne sent pas ce que c'est que la poésie, ne peut en prendre aucune idée. La poésie est la poésie ; c'est tout-à-fait différent de l'art d'écrire et de parler.

La poésie est le héros de la philosophie. La philosophie nous apprend à connaître la valeur de la poésie, et lui sert de théorie.

La séparation du philosophe et du poète n'est qu'apparente, et ne pourrait être que pernicieuse à tous les deux : c'est un signe de maladie et d'une mauvaise constitution.

Le drame est la réflexion active de l'homme sur lui-même.

La poésie lyrique est le *chœur* dramatique de la vie et du monde. Les poètes lyriques forment un chœur composé de jeunesse, de vieillesse, de joie, de pitié, de sagesse.

Le plastique, la poésie et la musique se tiennent comme l'épopée, l'ode et le drame.

Un prince qui comprend bien sa destinée est l'artiste des artistes, c'est-à-dire le directeur des artistes. Sa volonté remplace le ciseau : il élève, soutient et enseigne l'artiste ; il prend les choses dans leur ensemble, et voit d'un seul coup d'œil la grande idée, qui ne peut être mise à exécution que par plusieurs talens réunis.

Un temps viendra, et ce temps-là n'est pas éloigné, où l'on sera pleinement convaincu que pas un roi ne peut exister sans république, et pas une république sans roi ; que tous deux sont aussi inséparables que l'ame et le corps. Ainsi d'une véritable république proviendrait un bon roi, et d'un bon roi une véritable république. Le roi sera la république et la république sera le roi.

Un trône qui s'éroule est comme une roche qui tombe, ravage la prairie, et ne laisse que des ruines à la place d'une terre fructueuse et des maisons habitées.

Le peuple est une idée. Un homme accompli est un petit peuple. La véritable popularité est le plus haut but de l'humanité.

La république et la monarchie se rallieront l'une à l'autre par un pacte d'union, et plusieurs classes de la société doivent aussi former le même pacte.

Le véritable citoyen vit tout entier dans l'État; il ne possède rien en dehors de l'État. Le droit du peuple est le commencement du code universel et de l'État universel.

Chaque État a toujours été comme le composé d'un seul homme, comme la réunion des différens membres et des diverses facultés. Ainsi la noblesse représente les sens, le clergé le sentiment religieux, les savans l'intelligence et le roi la volonté.

Chez nous on parle trop peu en faveur de l'État. Il devrait y avoir des prédicateurs d'État et de patriotisme. A présent la plupart des membres de l'État se trouvent, envers lui, dans un trop grand état d'indifférence, si ce n'est d'inimitié.

L'or et l'argent sont le sang de l'État; mais la trop grande abondance de sang dans le cœur et à la tête accusent la faiblesse de ces deux parties du corps. Plus le cœur a de force, et mieux il fait refluer le sang dans toutes les veines; et quand chaque membre est sain et en bonne disposition, le sang retourne de nouveau régulièrement vers le cœur.

Il y a des hommes d'une merveilleuse individualité, qui ne sont pas faits pour le mariage. Les gens qui se marient doivent avoir un mélange de fermeté et de mollesse. Il faut qu'ils montrent un caractère arrêté; qu'ils soient souples, élastiques, et qu'on ne les trouve ni inquiets ni égoïstes.

Les femmes sont un charmant secret, difficile à pénétrer, mais non pas impénétrable.

Ce qui rend la jeune fille si attrayante, c'est son pressentiment mystérieux de la maternité; c'est le rêve d'un monde à venir qui dort encore en elle, mais qui doit se développer.

Si un homme en venait tout à coup à croire sincèrement qu'il est moral, il le serait.

Chaque vertu répond à une certaine innocence. L'innocence est l'instinct moral. La vertu est la prose et l'innocence la poésie. L'innocence peut être rude ou polie, et la vertu doit s'évanouir encore pour lui faire place.

Plus nous avons le sentiment moral, plus nous nous harmonions avec Dieu. Le sentiment moral comprend celui de l'existence, de l'union, de la grandeur, de la vie librement adoptée et cependant assujettie aux règles communes.

Dans le moment où nous sommes tout-à-fait moraux, nous pouvons faire des miracles.

Le plus beau de tous les miracles, c'est une conduite vertueuse, c'est un acte de la libre détermination.

Si l'esprit peut sanctifier, chaque bon livre est une Bible.

L'imagination nous représente le monde futur ou au-dessus ou au-dessous de nous, ou tout autour de nous, avec la mé-

tempycose. Nous lisons des voyages pour parler de l'univers. Mais l'univers n'est-il pas au dedans de nous? Nous ne connaissons pas les profondeurs de notre ame : c'est là que tend le chemin le plus mystérieux ; c'est en nous, ou nulle part, que se trouve l'éternité, avec tous ses mondes, et le passé et l'avenir. Le monde extérieur est le monde des ombres ; il ne fait qu'obscurcir l'empire de la lumière. Maintenant le monde intérieur nous semble encore sombre, solitaire et sans forme, mais, comme nous le verrons autrement, lorsque l'obscurité sera loin, et que l'ombre apportée par le corps n'existera plus ! Alors nous jouirons plus que jamais ; car notre esprit a vécu long-temps de privation.

Quelques hommes ne se rattachent à la nature que parce qu'ils sont comme les enfans qui craignent leur père et cherchent un refuge auprès de leur mère.

Rien n'est plus nécessaire pour la véritable religion, que d'avoir un intermédiaire pour nous rattacher à la Divinité ; car l'homme ne peut pas entretenir avec elle un rapport immédiat. Quant au choix de cet intermédiaire, il doit être entièrement libre ; la moindre contrainte en ce cas nuirait à la religion. Ce choix est caractéristique : les hommes instruits sauront bien faire le leur ; mais les ignorans s'en rapportent au hasard ; et comme il n'y a pas beaucoup de gens capables de former un choix libre, nous devons par conséquent avoir des intermédiaires généraux, soit par hasard, par association ou par une convenance particulière. C'est de la sorte que s'établissent les religions nationales. Plus l'homme se civilise, plus le nombre de ces intermédiaires diminue, plus ses relations avec eux se simplifient : c'est ainsi qu'il a eu les fétiches, les astres, les animaux, les héros, les demi-dieux, les dieux, et enfin un homme-dieu. On voit facilement que ces choix ne peuvent jamais être que relatifs, et que l'essence

de la religion ne dépend pas de la nature des intermédiaires, mais de l'intention qui nous porte à nous mettre en rapport avec eux.

Les prêtres et les herrenbuters ont cependant l'avantage d'être idéalistes de profession, de pratiquer la religion *ex professo*, de la prendre comme leur principale affaire, et de vivre dès ce monde-ci dans un autre et pour un autre monde.

Il faut chercher Dieu parmi les hommes. C'est dans les circonstances, dans les pensées, dans les émotions humaines, que l'esprit du ciel se manifeste quelquefois le plus clairement.

Spinoza est un homme enivré de Dieu.

Il y a dans ce monde plusieurs fleurs qui ne sont pas d'origine terrestre, qui ne prospèrent pas dans ce climat, et que nous devons regarder comme les messagers d'une meilleure vie : tels sont entre autres la religion et l'amour. Le plus grand bonheur est de savoir sa bien-aimée bonne et vertueuse, et la plus belle étude est celle d'entretenir ses nobles sentimens. Fixer son attention sur Dieu, et épier le moment où une lueur céleste vient à se faire jour dans notre ame, c'est tout ce que l'on peut essayer de meilleur pour soi et pour ceux que l'on aime.

La religion renferme tout le domaine du surnaturel; elle est en partie théorique, en partie pratique.

Le catholicisme est déjà en quelque sorte la religion chrétienne mise en œuvre, et la philosophie de Fichte est peut-être un christianisme pratique.

La religion chrétienne a cela de remarquable, qu'elle tient compte à l'homme de sa bonne volonté et de sa nature

particulière, abstraction faite de toute espèce de culture. Elle est en opposition avec la science, l'art et la jouissance individuelle.

Elle émane des hommes communs, et anime dans ce monde la grande majorité des êtres bornés.

C'est la lumière qui commence à luire dans les ténèbres.

C'est le germe de toute démocratie, et le premier fait de la popularité.

La mythologie grecque semble créée pour les hommes instruits, et se trouve par là en opposition directe avec le christianisme. Quant au panthéisme, c'est encore un troisième problème.

Les martyrs sont les héros spirituels. Chaque homme a ses années de martyre. Le Christ fut le plus grand des martyrs, et c'est par lui que les souffrances sont devenues saintes.

Prier est en religion ce que penser est en philosophie. Le sentiment religieux porte à la prière comme l'organe pensant à la pensée. La religion a son monde à elle et son élément.

L'Esprit saint est plus que la Bible, c'est lui qui doit nous enseigner le christianisme, et non pas la *lettre* morte, terrestre et équivoque.

La croyance mystique à ce qui fut : l'ancien, le connu, et la mystique espérance de ce qui sera : le nouveau, l'inconnu, voilà les deux traits caractéristiques de l'humanité actuelle.

Maintenant l'esprit se meut çà et là; quand donc agira-t-il en masse? Quand donc l'humanité commencera-t-elle à réfléchir avec ensemble?

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATORZIÈME VOLUME.

CINQUANTE-TROISIÈME NUMÉRO.

	Pages.
I. Études biographiques : V. Fréd. L. G. de Raumer.	1
II. M. Victor Cousin et la philosophie allemande.	18
III. Histoire de la littérature romaine, et Abrégé de l'histoire de la littérature romaine, par J. C. F. Bæhr.	35
IV. Journaux littéraires de Berlin.	49
V. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Archéologie : Inscription de Lyon. Discours de l'empereur Claude sur le droit de cité à conférer aux Gaulois.	59
Fables de Pfeffel, par Paul Lehr	63
Souvenirs de voyages : Un soir au Kahlenberg. Le dôme à Bamberg : la légende de l'empereur Henri, par X. M.	69 — 74
VI. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
La Ligue de Cambrai, etc., par Auguste comte de Platen	85
Annuaire historique, par W. Menzel	96

CINQUANTE-QUATRIÈME NUMÉRO.

I. Études biographiques : VI. Henri de Kleist.	99
II. Révision de la philosophie morale depuis Kant et Jacobi : Fichte et Schelling (quatrième article).	120
III. Statistique du grand-duché de Bade, par Heunisch	143
IV. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Souvenirs de voyages : Nuremberg. Berlin et Stuttgart.	157 — 168

	Pages.
École publique de commerce à Leipzig	178
Traductions : le Partage de la terre; la Fille de l'aubergiste; Repos; la Paix du cœur; la Chanson de Poiseau; <i>Erinnerung</i>	184 — 188
V. Bulletin bibliographique :	
Caractère de Lucien de Samosate, par le professeur Ch. G. Jacob.	189
Sur la notion de la philosophie, par le D. ^r F. Fischer.	192
Journal historico-politique, par Léopold Ranke	193
CINQUANTE-CINQUIÈME NUMÉRO.	
I. Études biographiques : VII. Madame de Krüdener	195
II. Quelques données sur la constitution et l'administration de la Prusse	217
III. Hymnes à la nuit, traduites de Novalis	232
IV. La Tour de Carus.	242
V. Nouvelles et Variétés :	
Le grand Christophe	253
L'ambassade grecque à Munich en 1833	258
Quelques mots sur le mode de propagation du choléra, par le D. ^r Ruef.	263
Le duc de Reichstædt	270
Fête en l'honneur de Tieck.	271
Traductions : le Château de Beaucourt; le Printemps; le Roi des aunes; <i>Ruhethal</i> : l'Enthousiasme du philistre.	273 — 277
VI. Bulletin bibliographique :	
Tableau sommaire du Droit public de la Prusse, par Alexandre Mirus.	279
Schi-King, Chansons chinoises, recueillies par Confucius, et traduites par F. Rückert	280
Monumens de l'architecture, etc., publiés par Sulpice Boissérée	286
Essais d'économie politique sur le crédit, la dette et les fonds publics, etc., par le professeur Édouard Baumstark.	287

	Pages,
Sur la suppression des dîmes, redevances féodales, corvées, etc., par Wiest	287
Des charges qui pèsent sur la classe agricole du Wurtemberg, etc., par le D. ^r Rodolphe Moser	288

CINQUANTE-SIXIÈME NUMÉRO.

I. Études biographiques : VIII. Jean-Chrétien Günther	291
II. Compte rendu de l'administration de la justice criminelle dans le royaume de Wurtemberg, du 1. ^{er} Janvier 1831 au 1. ^{er} Juillet 1832	313
III. Aperçu de la vie de Goëthe, d'après lui-même (second article)	328
IV. Pensées traduites des Fragmens de Novalis.	345
V. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Notice sur le D. ^r Weber	365
Foire de Leipzig, premier semestre de 1833	372
Une erreur historique	376
VI. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
OEuvres posthumes de Goëthe, volumes 6—10	378
Les postes, considérées sous le rapport historique, etc., par M. Mathias	380

